

Les Mélodies D'Pilleurs

Le Tisseur du Temps – Tome 1



Cédric Frantz

Les Mélodies d'Ailleurs

Tome 1 - Le Tisseur du Temps

© Cédric Frantz, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4169-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ô mon insondable Univers
Me dévoilerais-tu tes mystères
Si tu pouvais converser ?*

*Ô ma douce, ma belle Terre
Si tu me livrais tes mystères,
En serais-je satisfait ?*

Kalaen referma le calepin qu'il aimait griffonner de sa pointe graphitique et le reposa sur ses genoux. Il leva ses yeux vers le ciel, vers les étoiles qui, de leurs douces lueurs, inscrivaient les runes célestes sur le crépuscule. Étaient-elles immuables ? Étaient-elles restées identiques à travers les âges ? Ou bien étaient-elles éphémères, comme nous, à l'image de la vie ici-bas sur terre ? Il abandonna la larme qui s'écoulait de son œil et laissa la gravité la happer. C'était au final le tribut à tous, il fallait garder les pieds sur terre ou venir s'y écraser.

Les oreilles du garçon se mirent à bourdonner et son ouïe ne tarda pas à le quitter. Puis ce fut au tour de sa vue, de son toucher, son odorat, son goût. Débarrassé de ses sens, il laissa l'univers imprégner son esprit et son esprit imprégner l'univers. Et il l'entendit comme jamais il ne l'avait entendu, et il le vit comme jamais il ne l'avait vu. Lorsqu'il recouvra son ouïe et sa vue, il empoigna son violon et transposa la mélodie qu'il venait de lui transmettre puis fredonna les versets qu'il venait d'écrire.

PROLOGUE

Il y a fort, fort longtemps, peu de temps après que les premiers hommes eussent foulé la Terre, Alioth, un jeune garçon plein de fougue et au charisme enchanteresque, faisait la fierté de ses parents. Il vivait en symbiose avec la forêt qui l'avait vu naître et il avait acquis une perception exceptionnelle de cette dernière. Cela, ajouté à son agilité et à son esprit vif, faisait de lui un trappeur inégalable et il ravitaillait plus que quiconque les réserves de son clan de giboyeurs.

Il avait pour habitude de se percher sur la cime des plus hauts arbres pour paresser à la chaleur du Soleil et lorgner les montagnes qui s'élevaient glorieusement vers le firmament. Il se laissait envoûter par la hauteur vertigineuse de ces sommets titanesques et son désir de les gravir frissonnait dans tout son être tel le flambeau onirique qui illuminait son berceau. « Ô pourrai-je te toucher si je m'élève si haut ? ! » Ces pensées résonnaient inlassablement dans son esprit. Mais ses aspirations s'opposaient aux traditions de sa tribu sylvestre et il se sentait confus, enchevêtré dans une existence toute tracée.

Un soir, tandis qu'ils festoyaient pour célébrer la naissance du dernier membre, le doyen se leva et s'avança de quelques pas vers le brasier autour duquel s'étaient agglomérés les arboricoles. Il était de coutume que le plus âgé récite au plus jeune les préceptes de Galdahnyl. Il se racla la gorge pour réclamer l'attention de ses confrères puis éleva sa voix grave et gutturale : « À toi Mizar, la dernière-née, il m'incombe de t'enseigner nos commandements sacrés. À ton clan tu resteras fidèle comme l'arbre l'est à la forêt. De baies et de fungis tu ne te repaîtras point car ils sont le poison du corps et de l'esprit. Tu chasseras sans poids et feras tiennes la chair et les âmes de tes proies. Le Soleil tu ne convoiteras pas, dans les bois tu resteras car son couvert te protégera des insatiables Mânes. »

Les années passèrent mais celles-ci ne ternirent point le désir d'Alioth. Un jour, tandis qu'il musait au-dessus de la voûte feuillue, un crépitement de ramures le tira de sa rêverie et son attention se focalisa derrière lui. Mizar grimpait difficilement, s'agrippant avec hésitation aux branches les plus

épaisses. Alors qu'elle parvint sur la canopée, le jeune homme l'observa s'approcher de lui en vacillant et l'indifférence dans son regard peinait à masquer son ennui. Personne n'avait encore eu l'audace de venir le déloger de son perchoir.

Elle s'assit prudemment près de lui, scruta avec émerveillement le paysage pittoresque qui s'étendait devant elle puis s'exclama : « Par ma verte Galdahnyl, quelle vision magnifique ! »

L'agacement du jeune homme s'évanouit instantanément en voyant l'éclat scintillant dans les yeux de la jeune fille et un sourire satisfait vint adoucir son visage tandis que son esprit le trahit : « *C'est toi qui es magnifique, ma petite Mizar.* » Il secoua sa tête comme pour regagner le contrôle de ses propres pensées. « Je viens ici depuis aussi longtemps que je puisse me souvenir », bafouilla-t-il en rougissant. « J'ai eu la même réaction la première fois que j'ai aperçu ce qu'il y avait au-delà de cette forêt... que j'ai pu voir un peu de ce vaste monde. Mais personne avant toi n'avait osé monter ici. Personne ne me croit lorsque je leur décris la beauté de ces terres, l'intensité des couleurs, et... », il allongea son bras droit et pointa son index vers les montagnes dont la base verdoyante contrastait avec les sommets immaculés, « ...l'immensité de ces sculptures de pierre. » Il lâcha un soupir désespéré.

« Moi, je t'aurais cru si tu me l'avais dit... avant même de l'avoir vu de mes propres yeux », déclama-t-elle.

Ils restèrent tous deux silencieux un long moment, admirant inlassablement les contrées mystérieuses qui se pavanaient orgueilleusement devant eux. Ce fut Mizar qui rompit le silence, hésitante : « Les Mânes, tu as déjà dû en voir d'ici ? ! À quoi est-ce qu'ils ressemblent ?

— Non, je ne les ai jamais vus ! »

Le jour passa et le Soleil fondit progressivement derrière l'horizon, le ciel prenant successivement des teintes dorées, cuivrées et vermillon. Mizar contempla le crépuscule avec l'ébahissement d'une aveugle qui venait de recouvrer la vue.

Alioth se releva et, bien que sa réticence fût apparente, il prit un ton décisif : « Nous devons descendre à présent. Il fera bientôt trop sombre en bas pour y voir quoique ce soit. » Alors qu'il entama sa descente, il ajouta : « Mais... tu pourrais

me rejoindre ici un peu avant l'aube ; tu n'seras pas déçue ! »

Le lendemain matin, les deux jeunes gens regagnèrent leur belvédère suffisamment tôt pour voir les premiers faisceaux de lumière percer les nuages clairsemés au loin. La voûte céleste se colora de vert et d'émeraude, de violet et d'améthyste, avant de prendre ses nuances bleues habituelles.

Mizar zyeuta les titans rocailleux puis commença à s'agiter. « Allons-y ! », proposa-t-elle en relevant brusquement la tête pour indiquer la direction. Bien qu'elle s'exprimât avec hésitation, sa détermination était perceptible... et contagieuse.

« Mais... les Mânes. Et l'ancien ne nous pardonnera jamais si on désobéit aux règles », objecta le jeune homme.

« Argh, il n'en saura rien ! Nous irons seulement jusque là-bas... », elle pointa du doigt la limite du bois, « ...nous serons de retour avant qu'il ne se rende compte que nous étions partis. »

Alioth, ne parvenant plus à contenir son excitation, acquiesça avec enthousiasme, un rictus satisfait et impatient enjolivait son visage.

Ils marchèrent et ils marchèrent, ils traversèrent rivières et clairières. Les heures passèrent et ils n'apercevaient toujours pas la lisière. Mais leur détermination surpassait leurs doutes et ils continuaient d'avancer sans hésitation. Le jour touchait à sa fin lorsqu'ils atteignirent finalement la bordure de leur demeure sylvestre.

« Il est trop tard pour rebrousser chemin à présent. Nous ferions mieux de passer la nuit ici », jugea Alioth.

« Hmm hmh, je pense aussi », approuva son amie.

Ils furent tous deux réveillés à l'aube par le joyeux chant matinal des oiseaux. Devant eux s'étendait une prairie verdoyante et parsemée de fleurs aux mille couleurs. Au-delà, les montagnes titillaient majestueusement le dôme azuré de leurs sommets enneigés. Elles paraissaient si proches.

Alioth balaya la plaine du regard. Ses yeux, légèrement plissés, lui donnaient un air attentif et prudent. Les rides horizontales qui marquaient son front se relaxèrent puis il égrena : « Continuons... jusqu'à là-bas... j'ai toujours voulu... heu... les voir de plus près. » Ses yeux étaient rivés sur les monts colossaux ; ils pétillaient d'une curiosité refoulée depuis trop longtemps.

« Mais, les Mânes ? ! », argua Mizar.

Alioth récita ironiquement la prophétie rédhibitoire avant de finir : « C'est ridicule. Je n'ai jamais rien vu de tel. Ce n'est qu'un conte pour faire peur aux enfants, pour qu'ils ne s'éloignent pas du clan. »

Mizar ausculta les alentours, hésitante. Lorsque l'assurance et la détermination semblèrent la regagner, son compagnon renchérit : « Allez ! Nous sommes déjà venus jusqu'ici, ce serait dommage de ne pas aller jusqu'au bout. Et puis, l'ancien va de toute façon nous gronder à notre retour... autant tirer le meilleur de cette escapade. »

Sa compagne, convaincue, entama le pas mais fut dépassée par son ami alors qu'elle se débarrassait de ses derniers doutes pour franchir la frontière invisible qui séparait la forêt de l'extérieur.

Ils s'en allèrent et cheminèrent à travers cette clairière interminable, en analysant avec extase toutes les choses curieuses qui peuplaient ces contrées inconnues ; des fleurs aux formes et aux couleurs envoûtantes, des animaux furtifs aux pelages indiscrets, des petits insectes butinant le nectar floral en toute insouciance.

Le jour passa mais leur objectif ne semblait guère s'être rapproché. Ils poursuivirent leur voyage le lendemain, et le jour suivant. Ils arrivèrent finalement au pied de l'ubac de l'une de ces gigantesques pyramides de roches le jour d'après, lorsque le Soleil battait son plein.

Là, au bord d'un torrent aux eaux claires, ils se reposèrent, se lavèrent et se repurent. À l'aurore, ils commencèrent l'ascension de la montagne qui s'élevait devant eux. Ils grimpèrent des flancs abrupts, évoluèrent au creux d'étroites vallées garnies d'arbres étranges aux feuilles fines et allongées, longèrent des arêtes acérées. Ils arrivèrent sur un petit plateau bordé de falaises verticales. Au fond de ce replat logeait un lac turquoise alimenté par une cascade vertigineuse

qui surgissait abondamment d'un champ de séracs. Ici, au cœur de cet endroit idyllique, un troupeau de bouquetins ruminait paisiblement. Un mâle commença à s'alerter lorsqu'il vit les deux humains approcher à grands pas.

Alioth et Mizar n'avaient jamais vu de telles créatures. Le mâle se dressa sur ses pattes pour prendre une posture menaçante. La tête baissée pour exhiber ses cornes épaisses et courbées, il frappait le sol de ses onglons par des mouvements intimidants. Alioth se plaça instinctivement devant sa compagne d'un mouvement protecteur. Cette dernière, surprise, se figea. La voix tremblante, elle tenta d'articuler : « Les... Mânes... ». Elle respira profondément avant de se reprendre : « Ce sont ça les Mânes ? »

Son ami ne répondit pas immédiatement. Il fixait la bête qui lui faisait face, prêt à les défendre. « Non, ils ressemblent plutôt à des chevreuils... mais ils sont différents de ceux de la forêt », assura-t-il tandis que l'animal semblait se calmer. « Mais nous ferions mieux de chercher un autre chemin », concéda-t-il d'un ton apaisé.

Sur leur droite, une raillère donnait sur la crête d'un interfluve qui épousait harmonieusement l'épaule glacée du sommet. Toujours sur leur garde, ils s'éloignèrent doucement du troupeau pour rejoindre la base de ce passage.

Ils grimpèrent difficilement sur ce versant instable. Le climat devenait glacial. Un vent catabatique se déchaînait violemment sur ce dévers. Mizar chancela. Son appui précaire céda et elle émit un « Ah » d'effroi tandis qu'elle sentit le sol se dérober sous ses pieds. Son compagnon, aussi vif qu'un serpent, lui empoigna le bras et l'empêcha de dévaler la pente avant de la tirer vers lui. Alioth saisit alors sa main. Il était décidé à ne plus jamais la lâcher.

Les dernières enjambées qui les séparaient de leur but s'avérèrent être les plus pénibles. Il faisait froid, si froid que la neige ne fondait pas ici, sur cette face septentrionale. Ils durent évoluer sur sa surface gelée, habillés uniquement de jupons et de souliers tressés de lianes confectionnés dans leur forêt. Il ne neigeait que très rarement là en bas et jamais n'en recouvrait entièrement la litière forestière.

Des rayons intenses de lumière leur réchauffèrent le visage tandis qu'ils se hissèrent sur la croupe. Celle-ci était chaude et rocailleuse, constamment exposée au soleil et aux vents. Les deux compères ne distinguèrent pas immédiatement le spectacle insolent qui les entourait ; leurs yeux éblouis mirent

un certain temps à s'adapter à la nouvelle luminosité.

Alioth, la vision encore floutée, leva sa main vers le Soleil. Il étira son bras, pencha son corps en avant. Perplexe, il tenta de s'allonger encore plus, de tout son être, et manqua de perdre son équilibre. Il poussa un soupir chargé de déception.

Ils recouvrèrent peu à peu une vision plus nette et contrastée. Mizar, éberluée, resta muette devant la grandeur des terres qui les entouraient. Elle fut prise d'une sensation de vertige, se sentit soudainement minuscule et insignifiante face à la présence écrasante de ce monde. Elle s'assit et se recroquevilla sur elle-même, tel un fœtus dans le ventre de sa mère.

Son compagnon, sentant une pression descendante sur son poignet, se baissa pour prendre place à son côté. Ils avaient tous deux le regard figé devant eux. Leurs visages exposaient une seule et même expression, un mélange incohérent d'ivresse et de tribulation, de détresse et d'exaltation... de déification.

Alioth brisa le silence qui devenait pesant en tergiversant : « J'étais toujours persuadé que, depuis ce sommet, je pourrais toucher le Soleil et le retenir ici afin que plus jamais il ne fasse nuit. Mais je n'ai pas même pu l'effleurer. » Il releva les yeux vers le disque de feu et renâcla : « Regarde-le, fier tout là-haut, insaisissable ! Il est toujours pareil que depuis là en bas, la même taille, le même éclat... » Il semblait vouloir poursuivre, développer, exprimer plus précisément son sentiment, mais il se tut, baissa la tête et reprit un air profond et pensif.

Alors Mizar intercala : « Moi, j'étais convaincue que, d'ici, on pourrait contrôler le monde et en devenir les dieux. » Elle se sentit vaine et honteuse à la prononciation de ce dernier mot. Elle renchérit : « Je veux dire, la première fois que j'ai vu cette croupe, là en bas sur les cimes de notre forêt, elle semblait régner sur nous de toute sa hauteur. Elle avait quelque chose de... divin pour moi. Je pensais que si je pouvais m'élever encore plus haut, je... je... Mais maintenant que je vois la grandeur, le poids de ce monde, je réalise à quel point j'ai été stupide. Que même cette montagne est ridicule devant ça (elle balaya d'une main devant elle), devant tant de splendeur. Comment est-ce que quelqu'un pourrait espérer en contrôler ne serait-ce qu'une infime partie ? ! »

Le jeune homme pivota sa tête vers la droite et dévisagea son amie qui, à son tour tourna sa tête en sa direction. Leurs regards se croisèrent et se verrouillèrent. Chacun pouvait lire dans les yeux de l'autre les émotions qu'ils